



**HAL**  
open science

## Patrimoines et territoires de l'île d'Atauro (Timor-Est)

Dana Rappoport, Dominique Guillaud

► **To cite this version:**

Dana Rappoport, Dominique Guillaud. Patrimoines et territoires de l'île d'Atauro (Timor-Est). Archipel, 2024. halshs-04832794

**HAL Id: halshs-04832794**

**<https://shs.hal.science/halshs-04832794v1>**

Submitted on 16 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

*DANA RAPPOPORT\* ET DOMINIQUE GUILLAUD\*\**

## Patrimoines et territoires de l'île d'Atauro (Timor-Est)

---

Qu'un numéro entier de la revue *Archipel* soit consacré à une île d'Insulinde en particulier, et au demeurant à une île peu connue, n'est pas si fréquent. Cette île constitue un cas exemplaire : dans le cadre d'un programme pluridisciplinaire mené entre 2019 et 2024, plusieurs chercheurs de différentes disciplines et nationalités (France, Brésil, Timor-Est) ont uni leurs expériences et leurs compétences pour explorer l'île d'Atauro à travers une approche participative de son patrimoine local. Ce numéro spécial restitue certains résultats de ce projet. Il met en lumière les différentes expressions et représentations du patrimoine de cette île, ainsi que les mécanismes à l'origine des transformations actuelles, en s'appuyant principalement sur la perspective des habitants, mise en dialogue avec le regard scientifique.

Tout d'abord, pourquoi s'intéresser aux patrimoines locaux ? Et comment cette équipe de chercheurs de disciplines variées s'est-elle constituée ? Le Timor-Est (ou Timor-Leste) est le plus jeune pays d'Asie, sans doute l'un de ceux où l'exercice politique est le plus libre dans cette région du monde. La protection et la promotion de la diversité culturelle et linguistique sont inscrites dans sa Constitution qui, lors de l'indépendance de Timor-Est en 2002, fut largement influencée par les Nations unies et les pays impliqués dans la reconstruction, tels le Portugal et l'Australie. Toutefois, dans les années 2015, alors que le pays

---

\* Centre Asie du Sud-Est (UMR CASE, CNRS-EHESS-INALCO).

\*\* Institut de recherche pour le développement (IRD), UMR Paloc IRD-MNHN-CNRS, Paris.

était déjà bien engagé dans l'élaboration de ses politiques culturelles visant à construire la nation (Silva & Simião 2011), ces politiques semblaient négliger les fondements principaux des cultures locales. Au plan national, de petites aides ciblant la réfection ou la reconstruction des maisons coutumières furent mises en place et, même si elles ne reflétaient pas complètement le rôle de ces maisons dans la société<sup>1</sup>, elles avaient et ont toujours une grande importance. Aujourd'hui, ces actions n'entraînent pas d'adhésion collective, chaque maison relevant d'un clan, voire d'un lignage différent. Étonnamment, les responsables des administrations en charge du patrimoine ne s'efforcent pas d'intégrer les principes et les intérêts des groupes dont ils proviennent dans les politiques publiques. Ils adoptent une perspective davantage universaliste, à l'image de celle de l'Unesco, qu'ils jugent plus « moderne » et capable de mieux mettre en valeur le pays sur la scène internationale. Les gouvernants timorais ont ainsi ciblé avec succès l'inscription d'éléments immatériels sur les listes de l'Unesco, tels les tissages traditionnels *tais*<sup>2</sup>, via lesquels les productions et les savoir-faire de quelques communautés de tisserandes sont érigés en emblèmes de la culture de tout le pays. Cependant, à ce jour, les modes de valorisation de l'Unesco restent peu compris des populations locales et les politiques nationales en matière de patrimoine peinent à garantir la reconnaissance et la transmission des cultures locales. Par exemple, en 2024, aucun manuel scolaire timorais — dont certains sont en grande partie rédigés en portugais, une langue mal ou non maîtrisée par les élèves — ne s'appuie sur les éléments des cultures locales.

Pourtant, les populations accordent à leurs objets, à leurs territoires, à leurs savoirs et à leurs pratiques une grande valeur, qui les érige au rang même de patrimoines<sup>3</sup>, dont les catégories et les représentations peuvent inspirer les politiques publiques tout en permettant l'appropriation locale des actions menées. Pour être analysées, ces catégories et ces représentations appellent certes l'expertise de différents domaines scientifiques mais imposent au préalable un dialogue avec les populations sur les éléments qu'elles considèrent comme indispensables aux générations à venir.

---

1. Ces maisons sont désignées communément par l'expression *uma lulik*, le plus souvent traduite par « maison sacrée ». Or, le caractère sacré ou coutumier d'une maison est moins attaché à la construction matérielle elle-même qu'à son emplacement, aux objets hérités dont elle est le réceptacle et aux clans qui en ont la responsabilité.

2. Jusqu'à maintenant, seuls les textiles traditionnels (nommés *tais* en *tetun*) qui nécessitaient une sauvegarde urgente ont été inscrits en 2021 au patrimoine immatériel de l'Unesco. L'art rupestre de la région de Tutuala (partie orientale de Timor) est aussi considéré par les pouvoirs publics comme ayant un potentiel patrimonial universel (<https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000264602>, consultation 27/10/2024).

3. Même si le terme de « patrimoine » n'existe pas localement, un certain nombre de critères permettent de déterminer la nature patrimoniale de ces objets au sens large : objets, savoirs et pratiques à transmettre aux générations à venir, incluant récits, musique, connaissance des lieux, de l'environnement, de l'histoire.

L'enjeu du projet franco-timoro-brésilien fut donc de créer les conditions de ce dialogue par le biais d'une approche participative. Cette dernière a bénéficié de l'expérience de membres de l'équipe ayant déjà travaillé dans cette optique<sup>4</sup>, en particulier au Brésil. Ce choix de l'approche participative résulte aussi de l'histoire de la recherche au Timor-Est. Des décennies de colonisation, d'occupation et l'imposition d'un modèle de développement externe ont forgé une image particulière des chercheurs, souvent perçus comme des experts venus collecter des informations sur le terrain pour en tirer un profit supposé lucratif, sans apporter de retombées ou de bénéfices concrets aux populations locales. Dès lors, la recherche participative apparut comme la condition nécessaire pour mener à bien ce projet, par un échange concerté autour des types d'objets que les populations souhaitaient voir explorés.

Restait le choix du terrain. Le Timor-Est est loin d'être une *terra incognita* pour la recherche française mais celle-ci avait été interrompue pendant plus de quarante ans, du fait des contextes géopolitiques locaux. Pendant la colonisation portugaise du Timor-Est, cette recherche française s'était distinguée par des travaux de terrains pionniers, notamment en ethnologie, en ethnosciences et en linguistique, menés de 1959 à 1970. Ces travaux, initiés par Louis Berthe, furent structurés au sein de « l'équipe Timor », composée de Louis Berthe, Claudine Friedberg, Brigitte Clamagirand, Maria et Henri Campagnolo, qui partirent étudier les sociétés Bunaq, Ema et Fataluku pendant plusieurs années. Leurs recherches furent interrompues brutalement lorsque l'accès à Timor fut interdit pendant plus de trente ans, de 1970 à 2002, date de l'indépendance du Timor-Est. Ce n'est qu'après l'indépendance, bien plus tard, que l'Ambassade de France à Jakarta encouragea, en 2006-2007, puis à nouveau en 2011, divers chercheurs à renouer une coopération avec un pays alors en pleine reconstruction.

À partir de 2014, l'île d'Atauro s'imposa comme terrain d'études du fait de deux qualités déterminantes : sa petite taille et sa diversité écologique et culturelle (fig. 1).

Plusieurs chercheurs y avaient débuté des recherches prometteuses. Le contexte de leurs investigations était marqué par une double menace pesant sur la culture locale : l'ouverture de l'île à divers projets de développement et les changements globaux. Ces menaces suscitaient une vive inquiétude au sein de la

---

4. Notre équipe était composée de membres expérimentés dans ce domaine : en 2014, Laure Empeiraire œuvra à l'enregistrement d'un système agricole du Rio Negro au patrimoine immatériel du Brésil et Jean-Christophe Galipaud fut responsable du projet d'inventaire archéologique du Centre culturel de Vanuatu. Les autres membres de l'équipe apportaient soit une expérience préalable au Timor-Est en anthropologie et géographie, comme Kelly Silva et Dominique Guillaud, soit une expertise spécifique en lien avec les patrimoines de l'île d'Atauro : l'ethnomusicologie avec Dana Rappoport, l'ethnobotanique avec Laure Empeiraire, l'anthropologie sociale avec Gabriel Facal et l'anthropologie marine avec Colin Vanlaer.

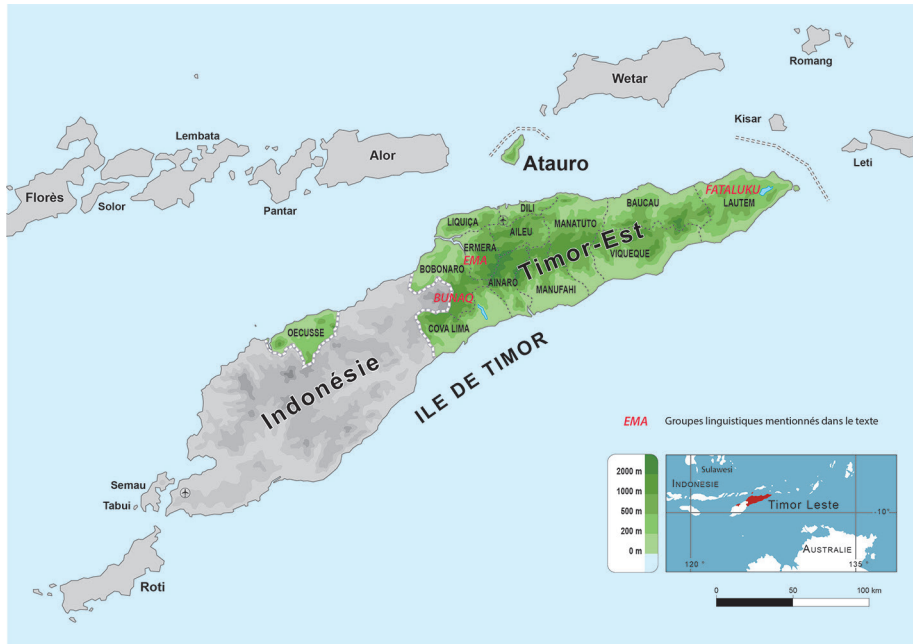


Fig. 1 – Localisation de l'île d'Atauro au Timor-Est. (© Billault, IRD)

population. C'est pourquoi notre projet sur le patrimoine local fut bien accueilli sur le terrain. Non seulement les habitants ont accepté de participer à notre étude, mais ils ont également influencé de manière significative son orientation.

Intitulé « Politiques culturelles, patrimoines locaux et approches collaboratives dans l'Est insulindien » (acronyme POPEI-Coll, ANR-18-CE27-020), financé par l'Agence Nationale de la Recherche, notre projet visait à confronter différentes perspectives patrimoniales (celles des populations locales, celles des pouvoirs publics et celles des chercheurs) et se donnait pour but d'inspirer des actions publiques de conservation culturelle et naturelle qui puissent correspondre aux attentes des populations. Il s'agissait donc d'intégrer les perspectives locales aux politiques patrimoniales du pays. En accord avec l'administration nationale et le Secrétariat d'État à l'Art et à la Culture timorais (SEAC), les chercheurs ont travaillé avec les populations de l'île d'Atauro, en sessions individuelles, en petits groupes et en ateliers, pour définir ensemble les objets, les savoirs et les pratiques que les habitants souhaitaient absolument conserver.

Les habitants tenaient à ce que la connaissance qu'ils avaient héritée des générations précédentes soit transmise à leurs enfants, qui ne maîtrisaient plus ni les langues, ni les pratiques locales vecteurs de cette connaissance. Ainsi, l'ancestralité et la transmission intergénérationnelle se sont imposées comme deux critères essentiels dans la définition du patrimoine. Les catégories

émergentes incluait non seulement l'oralité (à travers les récits et les chants, généralement négligés dans les politiques nationales) mais aussi la biodiversité. Souvent intimement liées, ces catégories réunissent les dimensions matérielles et immatérielles, ainsi que les aspects naturels et culturels. Cette approche a conduit les chercheurs à adopter des méthodes transdisciplinaires, enrichissant la portée de leurs travaux.

Dans cette recherche, il s'est agi de refléter la perception des habitants de l'île à l'égard des objets étudiés, tout en les confrontant à un regard scientifique. Cette démarche a permis de redéfinir ou de modifier localement la perception du patrimoine et de ses enjeux. Ainsi, la dimension publique de cette approche a ravivé l'intérêt pour les savoirs ancestraux et la tradition orale sur l'île, y compris au sein de la communauté évangélique pentecôtiste majoritaire au nord de l'île. L'un des objectifs choisis par les habitants fut la production d'un livre dans les langues locales, co-construit et co-édité grâce à une collaboration étroite entre les chercheurs et les populations locales (Guillaud, Rappoport *et al.*, 2023<sup>5</sup>). La création d'une chaîne Youtube (Atauro's Heritage Timor-Leste) a permis de rassembler un grand nombre de documents audio-visuels concernant le patrimoine d'Atauro, désormais accessible sur téléphone portable<sup>6</sup>. Le patrimoine musical des populations est maintenant conservé, de façon durable et diffusé librement, avec leur accord<sup>7</sup>. Des données géographiques, correspondant aux lieux forts de la tradition orale, aux sites importants comme ceux des maisons coutumières ou des sites archéologiques, mais aussi à divers lieux d'observation scientifique, sont en cours d'archivage avec leur description sur le portail Data Suds (IRD).

## L'île d'Atauro

Située entre Alor et Wetar, l'île d'Atauro fait partie de la République Démocratique de Timor-Est. Depuis l'indépendance, le littoral d'Atauro est devenu une destination prisée par les résidents et expatriés de la capitale, Dili, qui viennent s'y détendre le temps d'un week-end. Depuis longtemps, l'île est réputée pour la plongée sous-marine et a gagné en notoriété en 2016, grâce aux recherches de l'ONG *Conservation International*, qui l'a désignée comme

5. Voir aussi Guillaud & Rappoport, sous presse, *Voices of the Hunting Bows. Narratives and songs from Atauro island, East Timor*; Cambridge Scholar Publishing.

6. La chaîne Youtube Atauro's Heritage Timor-Leste, créée dans le cadre de notre projet, est constituée de différentes listes de lecture : Patrimoines d'Atauro (clips pédagogiques sur le patrimoine), listes de musiques en fonction des groupes ethnolinguistiques, sélection de musiques d'Atauro [www.youtube.com/@atauropopeitimor-lest3716](http://www.youtube.com/@atauropopeitimor-lest3716) (consultation 27 octobre 2024).

7. Conservation durable au CNRS, voir [https://archives.crem-cnrs.fr/archives/collections/CNRSMH\\_I\\_2019\\_039/](https://archives.crem-cnrs.fr/archives/collections/CNRSMH_I_2019_039/), diffusion ouverte multilingue, accès aux musiques en langue *tetun* sur Pratinada.net (consultation 27/10/2024).

un haut lieu de la biodiversité marine (Slezak 2016). Rien cependant n'avait encore été écrit concernant ses spécificités archéologiques, écologiques, musicales ou anthropologiques.

L'île couvre quelque 140 km<sup>2</sup> pour une population d'environ 10 000 habitants en 2022 (fig. 2). Les éléments saillants du paysage sont constitués par les deux cônes volcaniques du sud de l'île, notamment le massif du sud-est où le mont Manukoko culmine à près de 1 000 m d'altitude, et par les nombreuses terrasses coralliennes de l'île, soulevées au cours de plusieurs épisodes géologiques. Située dans l'aire biogéographique et culturelle dite Wallacea (Rappoport et Guillaud 2015), Atauro, qui représente la seule formation volcanique de Timor-Est, se trouve plus proche des îles voisines de l'Indonésie (à seulement 13 km de l'île de Liran) que de la grande-terre de Timor, dont la capitale, Dili, est à 26 km au sud.

Atauro est célèbre pour avoir été une île-bagne. Pourtant son investissement par les Portugais fut tardif par rapport au reste de Timor : au début du xx<sup>e</sup> siècle seulement, un poste militaire fut établi sur la côte, un autre un peu plus tard à l'intérieur des terres. Cette colonisation a laissé des traces douloureuses dans la mémoire locale ; les habitants se souviennent des réquisitions de main-d'œuvre et de l'instauration de l'impôt qui, dans une île pauvre en ressources, aboutirent à la fuite d'une partie de la population vers les îles voisines et alliées. Pendant la colonisation portugaise, l'île servit de prison jusqu'en 1975, puis devint le lieu de repli du gouvernement portugais lors de l'invasion indonésienne, avant de retrouver sa vocation de prison sous l'occupation indonésienne.

L'île d'Atauro subit de plein fouet les conséquences du changement environnemental, en raison de plusieurs facteurs. L'activité tectonique ou volcanique de la région provoque des tremblements de terre ainsi que le déplacement ou l'assèchement des sources, phénomènes observables sur quelques années. Le changement climatique se manifeste également, comme dans la plupart des petits espaces insulaires, par un caractère plus aléatoire et plus tardif de la saison des pluies. Les transformations anthropiques des paysages sont considérables, avec une expansion des savanes dominées par *Eucalyptus alba* sur une grande partie de l'île, en raison de la pratique répétée du brûlis. La forêt humide ne subsiste désormais que dans les vallons en altitude autour du mont Manukoko, tandis que la forêt sèche se limite à quelques fragments au-dessus de 500 mètres, dans certaines forêts-galeries et dans des zones protégées comme les forêts sacrées ou les sites fortifiés. L'incertitude déjà grande des saisons agricoles, soulignée par les anciens rituels autour de la pluie et de l'eau, risque de s'accroître encore et de transformer radicalement la société insulaire.

### **Des peuplements anciens et diversifiés**

D'un point de vue archéologique, l'île d'Atauro occupe une position stratégique. Située au carrefour des peuplements austronésiens et non austronésiens, elle a joué un rôle clé dans la migration humaine à travers les



îles de la Sonde, après la maîtrise de la navigation<sup>8</sup>. La plus ancienne preuve d'une présence humaine sur l'île d'Atauro remonte à près de 20 000 ans dans l'abri sous roche d'Aleti Tunu Bibi (Atekru)<sup>9</sup>. Une grande abondance de coquillages a été mise en évidence dans les couches les plus anciennes de ce site. Les plus anciens sites archéologiques de Timor et d'Alor ont livré d'abondants restes de poissons pélagiques et de récifs, ainsi que les premières traces de production d'hameçons, prouvant ainsi que les hommes modernes exploitaient l'environnement hauturier dans cette région (Samper Carro *et al.* 2016). Ces premières traversées entre les îles permirent la collecte de ressources naturelles, dont l'obsidienne en particulier. Cette roche volcanique, proche du verre, fréquente en surface à Atauro mais aussi en fouille dans les niveaux les plus anciens, datés de 18 000 ans (Galipaud *et al.* 2016), est aussi commune dans de nombreux sites archéologiques de Timor datant du Pleistocène (Glover 1986, Oliveira 2008). Ces éclats témoignent de passages et de transports réguliers à travers les époques de la matière première entre les îles d'Alor et d'Atauro, deux sources potentielles d'obsidienne, et la grande île de Timor, qui en est dépourvue (Reepmeyer *et al.* 2016).

Les dessins à l'ocre rouge de l'abri nommé Aleti Tunu Bibi, dont la datation est estimée indirectement par la présence d'hématite dans des niveaux datant d'au moins 8 000 ans<sup>10</sup>, témoignent de l'utilisation des cavités non seulement comme abris, mais aussi comme lieux rituels. Des représentations de tortues et de crocodiles associées à des signes géométriques suggèrent des scènes de chasse. Ces peintures, ainsi que la circulation de matières premières recherchées entre les îles, montrent que, dès cette époque, il existait dans la région des communautés mobiles et interconnectées qui maîtrisaient la navigation.

Des traces d'occupation humaine permanente datées de 5 000 ans sur l'île d'Atauro sont multiples dans plusieurs abris sous roche qui ont pu servir de haltes saisonnières, mais aussi dans des sites à ciel ouvert le long des côtes nord et ouest. Des amas de coquillages associés à des fragments d'obsidienne, trouvés sur la côte occidentale, ont été datés de près de 4 500 ans<sup>11</sup>. Le réchauffement du

**8.** Les premiers travaux menés dans l'île par l'équipe française de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) débutèrent en 2014. La découverte de sites archéologiques présentant un bon potentiel de recherche permit tout d'abord l'esquisse d'une chronologie culturelle dès 2015 et 2016 (Galipaud 2015, Galipaud *et al.* 2016). Ces travaux, ainsi que la synthèse présentée par Galipaud *et al.* (sous presse), sont résumés dans la présente section.

**9.** Galipaud, Jean-Christophe. « Les histoires peintes d'Atekru » [https://www.youtube.com/watch?v=ldO\\_uR94oZY&list=PLmd98tbpT-WMwxLsYaKaI5WVTeaUeyDx&index=11&ab\\_channel=Atauro%27sheritageTimor-Leste\(2021\)](https://www.youtube.com/watch?v=ldO_uR94oZY&list=PLmd98tbpT-WMwxLsYaKaI5WVTeaUeyDx&index=11&ab_channel=Atauro%27sheritageTimor-Leste(2021)). Consultation 27 octobre 2024.

**10.** Galipaud *et al.* 2016. Par comparaison, les plus anciennes peintures rupestres de l'île de Sulawesi ont été datées de 51 000 ans (Oktaviana *et al.* 2024).

**11.** CIRAM-6663 DORU 3-1 datation sur coquille (*Tridacna sp.*) : 4421 ± 30 BP.



climat et la stabilisation du niveau marin autour de cette date peuvent expliquer l'augmentation des traces d'une occupation humaine plus permanente dans toute la région. Si, à partir de cette époque, peu d'informations sur la nature de cette occupation sont disponibles à ce jour à Atauro, on peut néanmoins supposer que des villages permanents existaient déjà dans les endroits les plus favorables de l'île, près de la mer et des cours d'eau saisonniers.

À Arlo, dans la partie ouest de l'île (fig. 2), l'abri sous roche de Lepu-Kina, situé dans le village, a servi de cuisine il y a 3 000 à 2 500 ans. Des indices suggèrent qu'il était déjà utilisé sporadiquement auparavant. À cette époque, le village d'Arlo était déjà peuplé ; plusieurs innovations indiquent que les sociétés d'Atauro étaient en contact avec les îles environnantes et qu'elles échangeaient ou importaient divers produits. Des poteries sont apparues sur ce site, fabriquées localement ou importées, notamment de Sulawesi (Galipaud 2015). Plusieurs espèces d'arbres fruitiers ont été exploitées dans la vallée, ce qui indique qu'il y a 3 000 ans, les habitants d'Atauro étaient arboriculteurs et sans doute horticulteurs (Ribeny *et al.* 2021). Ces techniques ont peut-être été introduites plus tôt puisque le taro commença à être cultivé il y a 8 000 ans en Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais on n'en trouve aucune trace à Atauro avant cette date.

Les traces d'obsidienne disparaissent des sites archéologiques au cours des trois derniers millénaires, signe d'une évolution de l'économie et des usages du matériau, probablement influencée par les apports technologiques de nouveaux peuplements. C'est l'époque où des populations de langues austronésiennes se répandent depuis le sud de la Chine et au nord des Philippines dans toute l'Asie du Sud-Est, organisant les premiers réseaux marchands ou cherchant de nouvelles terres à cultiver.

On relève aussi, dans toute l'île, des vestiges d'anciens villages, repérables par la grande quantité de tessons de céramiques au sol et par des alignements ou des plates-formes de pierres, qui restent à documenter. On trouve également à Atauro de nombreux sites fortifiés, pour la plupart connus et documentés par la population actuelle. Dans ce numéro, l'article *Conflicts, Defensive Sites and Oral Tradition: A History of Settlement in Atauro* (D. Guillaud *et al.*) recense les nombreux forts présents dans l'île pour tenter de reconstituer les conflits et l'histoire des derniers siècles, selon la perception qu'en ont les habitants. Tous ces vestiges attestent d'occupations diversifiées de l'île avant la colonisation.

### **La société locale et son organisation territoriale**

Les langues d'Atauro, de famille austronésienne, sont classées dans le sous-groupe de langues « Timor-Babar », inclus dans le groupe « Wetar-Atauro », qui comprend Galolen, Wetar et Atauro (Grimes & Edward, sous presse). Quatre langues y sont encore parlées aujourd'hui (fig. 2) : *raklungu*, *hresuk*, *dadu'a*, *rasua*<sup>12</sup>. Elles tirent leur nom des manières différentes de dire « ils parlent ». Ainsi

<sup>12</sup>. Les recherches résultant de ce numéro spécial ont été menées en indonésien et en

*raklungu*, *rasua* et *hresuk* signifient « ils parlent » dans ces langues respectives, tandis que *dadu'a* signifie « parole ». Ces quatre langues sont apparentées deux à deux (*raklungu-hresuk* / *rasua-dadu'a*). Une seule, la langue *hresuk*, a été documentée à ce jour (Boarccaech 2013). Ces langues sont réparties dans des aires distinctes de l'île (fig. 2) : au sud, le *hresuk* et le *raklungu*, au nord, le *dadu'a* et le *rasua*. Le *hresuk* est parlé dans la commune de Makili, sur le flanc sud-est du mont Manukoko et à Vila-Maumeta. Le *raklungu* est parlé dans la zone sud-ouest, dans la région de Makadade. Le *dadu'a* est parlé dans les villages d'Ili Timur et à Vila-Maumeta. Dans le reste de l'île, correspondant aux communes de Bikeli et Beloi, la langue *rasua* est couramment utilisée.

Ces langues correspondent à trois entités socio-politiques (fig. 2) : les Manroni, locuteurs du *rasua* et *dadu'a*, les Humangili, locuteurs du *hresuk* et les Adadi, locuteur du *raklungu*. Ces trois groupes (Manroni, Humangili, Adadi) présentent des types d'organisation sociale comparables. Chaque groupe est constitué de « clans » (*lisan*), groupes de filiation unilinéaire et exogame partageant un nom, un responsable coutumier et une maison coutumière. Tandis que dans le groupe Humangili, les règles d'alliance préférentielles entre clans, comportant un « prix de la mariée » (*belis*), sont encore strictement suivies, dans les autres groupes, elles ne sont quasiment plus respectées. Les Humangili (habitants de Makili) sont organisés en douze clans principaux. Les Adadi (habitants de Makadade), sont répartis en sept clans occupant une partie de la côte sud jusqu'aux hautes terres de Manukoko, tandis que les Manroni (habitants d'Ili Timur) sont aussi organisés en sept clans. Dans chaque groupe ethno-linguistique, les clans sont aussi subdivisés en plusieurs sous-clans. Certains clans (issus des Adadi et des Manroni) ont peuplé d'autres localités des côtes est et ouest, de Maker à Beloi, où ils ont rencontré d'autres groupes, soit déjà établis, soit venus récemment (des îles voisines d'Alor, Liran, Wetar, Kisar... ou de localités plus lointaines de Timor). Ces localités côtières présentent donc une combinaison de clans ou d'immigrants d'origines diverses, qui ne semblent pas former entre eux un ensemble politique structuré et dont les fondements coutumiers ont été presque intégralement effacés par le Pentecôtisme.

Dans la majeure partie de l'île, à l'exception du nord, les trois ensembles ethno-linguistiques (Manroni, Humangili, Adadi) constituent les référents des langues et des coutumes. Dans les récits, ils sont présentés en relation de fraternité, une relation qui peut renvoyer à différentes phases de peuplement ou de structuration politique. Les informations recueillies sur ces groupes ne permettent pas encore de trancher s'il s'agit d'un peuplement unique qui se serait différencié une fois dans l'île, ou plus vraisemblablement d'un arrangement entre des composantes distinctes du peuplement, organisant entre elles et *a posteriori* le partage politique et territorial de l'île, justifié et institutionnalisé par la mythologie.

---

*tetun*, deux langues de passage vers les langues locales de l'île d'Atauro.

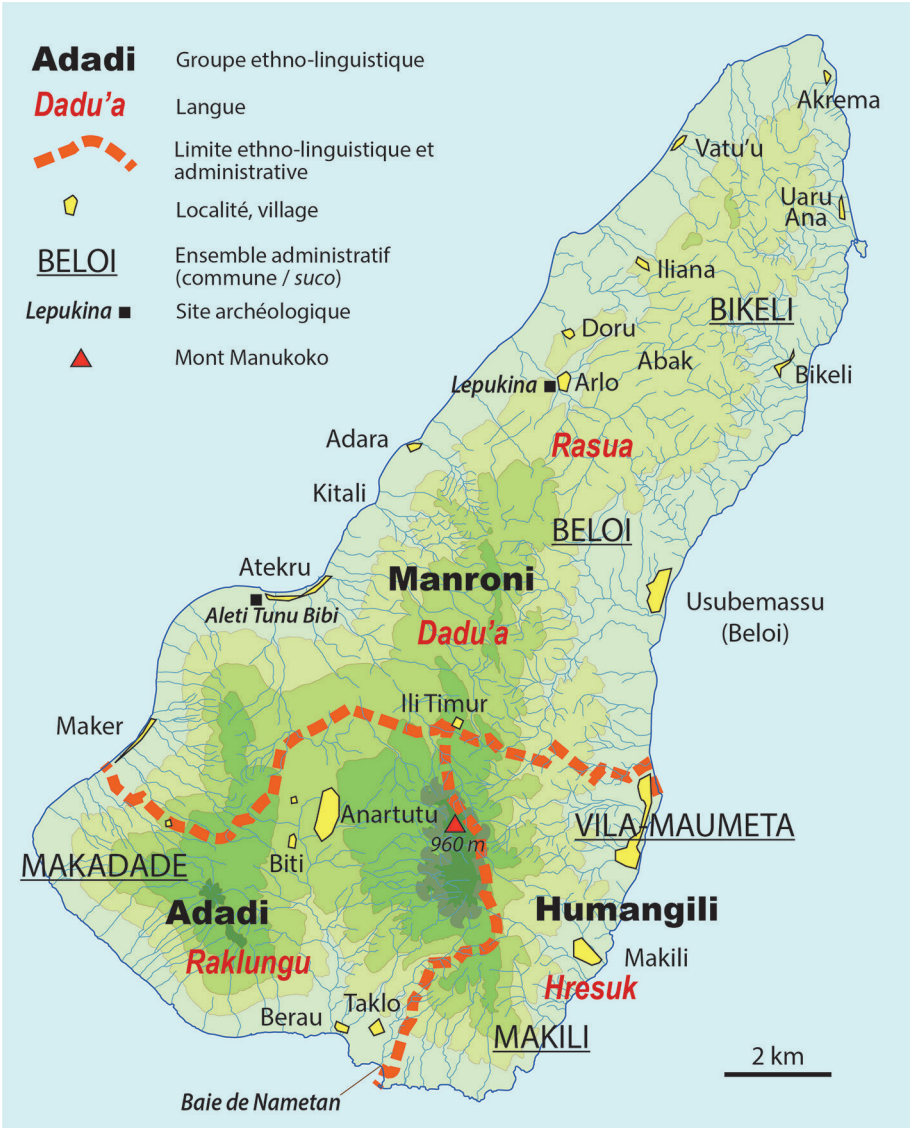


Fig. 2 – Groupes ethno-linguistiques et langues d’Atauro. (© Billault / Guillaud, IRD)

Les trois groupes revendiquent en effet une origine commune, le mont Manukoko, d’où leurs héros mythiques sont descendus en explorant une terre tout juste sortie de mer. À partir de là, les traditions orales de chaque groupe divergent, ce qui indique des évolutions et des histoires différentes, même si les alliances (et leur corollaire, les conflits occasionnels) ont toujours été

présentes entre les trois groupes. L'article *Récits, territoires et droits fonciers à Atauro (Timor-Est)* (D. Guillaud) retient la perspective, locale, d'une mythologie inscrite dans le paysage de l'île, servant à énoncer les normes sociales et à définir le cadre des partages fonciers. Ce système foncier est lui-même articulé sur le système d'alliances matrimoniales étudié à Makili dans l'article *Légitimités territoriales à Makili : négociations coutumières et alliance matrimoniale* (G. Facal), depuis les alliances initiales avec les non humains, dont se réclament les clans de l'île, jusqu'aux prestations matrimoniales actuelles organisant différents échanges coutumiers entre les clans. Le territoire est aussi au cœur de l'article *Masters of Places: Music and Territory in Makadade (Atauro, East Timor)* (D. Rappoport), qui présente la carte mentale du territoire Adadi, à Makadade, explorée à partir du monde sonore. La polarisation des musiques sur le territoire révèle une opposition Est/Ouest, deux orientations majeures hiérarchisées, peuplées d'humains et de non humains et auxquelles des valeurs particulières sont attribuées.

### **Atauro, une île à la croisée des chemins**

Longtemps en marge du développement, l'île d'Atauro connaît aujourd'hui une amélioration de ses infrastructures ainsi qu'un certain développement économique, qui laissent supposer, dans les prochaines décennies, des transformations majeures de cet espace insulaire et de ses sociétés. Ces changements sont souvent envisagés comme sources d'espoir mais aussi d'inquiétude, et l'entrée de l'île dans la modernité génère des oppositions de représentations. Ainsi, l'article *Les récifs d'Atauro : entre héritage clanique et aires marines protégées (Timor-Est)* (C. Vanlaer) confronte deux visions d'un même rivage : celle des riverains et celles imposées par l'extérieur, dans le cadre d'interventions d'Organisations non Gouvernementales (ONG) visant à protéger le littoral.

Esquissées depuis plusieurs années, des transformations commencent à se concrétiser dans l'île, de manière hétérogène selon les endroits : un réseau électrique, un réseau de distribution d'eau, des routes et des établissements d'éducation et de santé sont mis en place progressivement. Ces changements améliorent les conditions de vie sur l'île mais la scolarisation, en langue *tetun*, affecte la pratique des langues locales, en passe de disparaître. Une déperdition des savoirs sur les lieux, l'histoire, la mythologie, et les pertes de pratiques et de savoir-faire semblent plus ou moins inévitables. Cependant, tous ces savoirs et pratiques menacés de disparaître sont aussi des atouts touristiques potentiels pour le futur d'Atauro, alors même que le gouvernement a désigné le tourisme et l'éco-tourisme comme les deux secteurs à promouvoir dans l'île. De plus, détruire le lien à la terre et à la spiritualité qui y est investie présente le risque de réduire l'écosystème à un simple support pour les activités humaines. Néanmoins, l'article *Le traitement du végétal à Atauro*

(L. Empereire) décrit comment l'environnement végétal et les cultures ont été constamment actualisés par l'incorporation de plantes venues d'ailleurs, démontrant la grande adaptabilité de la société locale et sa capacité à intégrer des changements parfois accélérés.

De fait, la plus grande menace, pour les sociétés locales d'Atauro, semble émaner des nouvelles religions universalistes (catholique et protestante), qui ont contribué à l'abandon des savoirs coutumiers et des pratiques rituelles, des musiques et des chants. Alors que le Timor-Est est un pays à majorité catholique, l'île d'Atauro fait figure d'exception puisque la grande majorité de ses habitants, notamment dans le nord de l'île, ont opté pour la religion protestante évangélique. Or, si le christianisme, arrivé avec la colonisation portugaise, a déjà mis à mal nombre de traditions, le christianisme protestant d'obédience pentecôtiste prône en particulier l'éradication des savoirs et des lieux ancestraux, qu'il associe à des pratiques diaboliques. L'article *Protestant Christianity and Local knowledge in Atauro: A Challenging Coexistence* (K. Silva) aborde la façon dont le protestantisme et sa dénomination la plus récente, le pentecôtisme de l'Assemblée de Dieu, affecte la coutume (*kultura*) et la plupart des fondements de la société locale. Cette éradication est déjà bien avancée dans tout le nord de l'île, où les vestiges des maisons coutumières et des objets rituels ont été détruits, tandis que les toponymes locaux sont progressivement remplacés par des noms bibliques.

Ces articles permettront de saisir de manière nuancée, nous l'espérons, toute l'originalité de la culture insulaire d'Atauro, mais aussi ses deux grands dilemmes actuels : le souhait de préserver sa singularité tout en intégrant une modernité inévitable, et la difficulté de maintenir le lien à la terre et aux ancêtres sous la pression des religions chrétiennes.

## Références

- Boarcaech, Alessandro. 2013. *A diferença entre os iguais (Atauro)*. Sao Paulo: Porto de Idéias.
- Galipaud, Jean-Christophe; Soares da Silva, Romeu; do Rêgo Soares, Joanita; Moniz da Cruz, Francisco & da Silva Pereira Lopes, Eustorgio. s.p. "Archaeology of Atauro island", in D. Guillaud & D. Rappoport (eds.), *Voices of the Hunting Bows. Narratives and Songs from Atauro Island, East Timor*; Cambridge: Cambridge Scholar Publishing.
- Galipaud, Jean-Christophe. 2015. « Réseaux néolithiques, nomades marins et marchands dans les petites îles de la Sonde », *Archipel* 90, « L'Est Insulindien » : 49–74.
- Galipaud, Jean-Christophe; Kinaston, Rebecca & Guillaud, Dominique. 2016. "Aleti Tunu Bibi: Contextualizing a new Rock Art Site in East Timor and the Wider Asia-Pacific Region", *Asian Perspectives* 55(2): 128–147.
- Glover, Ian. 1986. *Archaeology in Eastern Timor, 1966-67*. Canberra: Terra Australis 11.
- Grimes, Charles E. & Owen Edwards. Sous presse. *The Austronesian Languages of Eastern Indonesia and Timor-Leste: Unravelling their Prehistory and Classification*. Canberra: ANU Press (Asia-Pacific Linguistics).

- Guillaud, Dominique; Rappoport, Dana; Koli Kali (Joanico de Sousa Araujo); Lew Coma Cose; Kau Sahé (Jose Lopes) (eds.). 2023. *Lian Rama Hana. Istórias Lian no Knananuk Atauro*. Hong Kong: IRD-Secretariat Estado Arte e Cultura.
- Guillaud, Dominique & Rappoport Dana (eds). *Sous-presse. Voices of the Hunting Bows. Narratives and Songs from Atauro Island, East Timor*; Cambridge: Cambridge Scholar Publishing.
- Oktaviana, Adhi Agus; Joannes-Boyau, Renaud; Hakim, Budianto et al. 2024. "Narrative cave art in Indonesia by 51,200 years ago", *Nature* 631: 814–818.
- Oliveira, Nuno Vasco. 2008. *Subsistence Archaeobotany: Food Production and the Agricultural Transition in East Timor*. Canberra, PhD Australian National University.
- Rappoport, Dana & Guillaud, Dominique. 2015. « Reconsidérer l'Est insulindien », *Archipel* 90, « L'Est Insulindien » : 3–13.
- Reepmeyer, Christian; O'Connor, Sue; Mahirta; Maloney, Tim; Kealy, Shimona. 2016. "Late Pleistocene/early Holocene Maritime Interaction in Southeastern Indonesia – Timor Leste", *Journal of Archaeological Science* 76: 21–30.
- Ribeny, Alexandra; Dotte-Sarout, Emilie; Galipaud, Jean-Christophe. 2021. "Timorese archaeobotany: An Anthracological Pilot-Study at the late Holocene Lepu-Kina Rockshelter, Atauro Island, East Timor", *Australian Archaeology* 87:2, 190–209, DOI:10.1080/03122417.2021.1889085
- Samper Carro, Sophia; O'Connor, Sue; Louys, Julien; Hawkins, Stuart. 2016. "Human Maritime Subsistence Strategies in the Lesser Sunda Islands during the Terminal Pleistocene-early Holocene: New Evidence from Alor, Indonesia", *Quaternary International* 416: 64–79.
- Silva, Kelly & Simião, Daniel. 2011. "Coping with Traditions. The Analysis of Nation-Building in East Timor from the Perspective of a Certain Anthropology made in Brazil", *Vibrant (Virtual Brazilian Anthropology)* 9.1: 362–381.
- Slezak, Michael. 17 août 2016. "Atauro Island: Scientists Discover the most Biodiverse Waters in the World", *The Guardian*, <https://www.theguardian.com/world/2016/aug/17/atauro-island-timor-leste-the-push-to-protect-the-most-biodiverse-waters-in-the-world>

### Sites web

- Chaîne Youtube : Atauro's Heritage Timor-Leste, [www.youtube.com/@atauropopeitimor-leste3716](http://www.youtube.com/@atauropopeitimor-leste3716)
- <https://pratinada.net/>
- [https://archives.crem-cnrs.fr/archives/collections/CNRSMH\\_I\\_2019\\_039/](https://archives.crem-cnrs.fr/archives/collections/CNRSMH_I_2019_039/)
- <https://datasuds-geo.ird.fr/geonetwork/srv/fr/catalog.search#/home> (versement en cours)